

CHRISTIAN
JACQ



BREXIT OBLIGE

**LES ENQUÊTES DE
L'INSPECTEUR HIGGINS**

L'Égypte menant à tout, j'ai eu la chance, lors d'un séjour de recherche au British Museum, de rencontrer un personnage extraordinaire. Aimant se faire appeler Higgins, en dépit de ses titres de noblesse, cet inspecteur de Scotland Yard avait été chargé d'un grand nombre d'enquêtes spéciales, particulièrement complexes ou « sensibles ».

Entre nous, le courant est immédiatement passé. D'une vaste culture, Higgins m'a accordé un privilège rare en m'invitant dans sa demeure familiale, une superbe propriété au cœur de la campagne anglaise. Et il m'a montré un trésor : ses carnets relatant les affaires qu'il avait résolues.

J'ai vécu des heures passionnantes en l'écoutant et obtenu un second privilège : écrire le déroulement de ces enquêtes criminelles, fertiles en mystères et en rebondissements.

Voici l'une d'entre elles.

Walt Selfridge déboucha une bouteille de champagne millésimée à trois cents euros. Quand on appartenait à la caste des hauts fonctionnaires européens, la plus privilégiée du monde dit civilisé, on ne se refusait rien. Entrer dans ce cercle de pouvoir, si mal perçu de contestataires trop prompts à critiquer, valait mieux qu'obtenir un poste de ministre ou de président.

Appartement dans un beau quartier de Bruxelles, domestique à demeure, voiture de fonction, les meilleurs restaurants, des notes de frais illimitées, des impôts – quand ils existaient – réduits au minimum, et l'opacité des innombrables commissions entretenue par les politiciens de tout bord et de tout pays, qui rêvaient d'être au moins députés européens, voire membres de la prestigieuse Commission, au centre de flux financiers considérables, mais garante de la paix et de l'équilibre du continent.

À l'exception de la Grande-Bretagne, coupable d'un délit majeur en votant pour le Brexit, les autres moutons se laissaient tondre par l'implacable

couple franco-allemand, se contentant des miettes du festin qui fournissaient cependant des plats substantiels. L'Europe n'avait pas d'autre avenir que cette Europe-là, dûment encadrée et formatée. Et même si certains rebelles avaient osé voter contre des traités admirablement ficelés, ils avaient dû revoter dans le bon sens. En dépit de quelques trublions populistes, rien ne changerait, tant la Machine était devenue lourde et tentaculaire. Et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

À soixante-six ans, et après une longue carrière de lobbyiste à l'efficacité redoutable et redoutée, Walt Selfridge restait lucide. Bien que l'opinion fût en partie jugulée grâce à la puissance des médias et des pro-européens, certains soubresauts, à commencer par celui des Anglais, ne devaient pas être pris à la légère. Le Brexit, Trump, l'élimination brutale de certains ténors par des électeurs énervés... Autant de signaux à respecter.

Certes, il n'y avait pas encore le feu au lac, d'autant plus que le siège de l'Union européenne ne se trouvait pas à Genève. Néanmoins, le rôle de Walt Selfridge consistait à éteindre tout début d'incendie.

Et début d'incendie il y avait, à cause de sa patrie d'origine. Établi à Bruxelles depuis quarante ans, il ne se sentait plus guère britannique, mais presque complètement européen. Quelles que soient ses légères imperfections, l'Europe était l'avenir du monde, face à la Chine toujours communiste malgré les apparences, aux États-Unis des cow-boys, à la Russie en faillite et à l'Inde, colosse aux pieds d'argile.

Selfridge, à la tête d'une administration complexe et intouchable, déminait, rafistolait, désinformait et traçait le chemin qu'empruntaient les vedettes européennes. À lui d'étouffer les scandales touchant telle ou telle personnalité, comme José Manuel Barroso, qui n'avait commis aucune faute en entrant à la banque Goldman Sachs, laquelle avait un tantinet magouillé avec la Grèce avant de remagouiller un second tantinet avec l'Europe ; ou Neelie Kroes, ex-commissaire à la Concurrence et vice-présidente sous la commission Barroso de 2004 à 2014, qui dirigeait pendant la même période une société offshore aux Bahamas, tout en oubliant de signaler ce dur labeur lors de sa prise de fonction, en dépit des très strictes règles européennes. Aucune faute, en réalité, puisque sa société, écrasée par le soleil et le vent, n'était pas opérationnelle.

Des dossiers comme ceux-là, Walt Selfridge en traitait deux ou trois par mois, aidé d'un bataillon d'avocats de grande envergure. Inquiétude permanente : que le couvercle de la marmite ne finisse par sauter. Forts de leur impunité, trop de responsables couraient des risques gênants. Jusqu'à présent, les médias évitaient d'envenimer la situation et les peuples courbaient la tête, inconscients ou résignés. Mais il fallait rester vigilant et encourager les européens à façonner l'opinion et à l'ancrer dans une certitude : l'Europe ou le chaos.

Deux fronts majeurs : brider l'extrême-gauche grecque et casser les reins de l'Angleterre, afin de

démontrer que sortir de l'Europe équivalait à une condamnation à mort économique.

En jetant toute son énergie dans la bataille – et ce n'était pas peu –, Walt Selfridge était persuadé de sauver le continent.

On sonna, il ouvrit.

— Tu es en retard.

— Embouteillage.

— J'ai commencé à boire. De l'exceptionnel.

— Comme toujours, avec toi. Regarde mon cadeau.

Un cube entouré d'une faveur.

L'Anglais ôta le ruban rose et le couvercle.

La boîte contenait un curieux bric-à-brac. Et ce ne fut pas son seul motif de surprise.

Imbibé d'une substance anesthésiante, un sachet en plastique, équipé d'une cordelette, lui emprisonna la tête.

De toutes ses forces, l'assassin serra.

Walt Selfridge porta les mains à son cou, essayant vainement de se dégager.

Très vite, la respiration lui manqua. Il était mort depuis plus d'une minute quand l'assassin, ganté, relâcha son étreinte, sortit divers objets du cube et les disposa dans le luxueux appartement. Puis il enfourna le sachet et le ruban rose dans la boîte qu'il brûlerait, éteignit la lumière et quitta les lieux.